



DANG THUY TRÂM

LES CARNETS RETROUVÉS

(1968-1970)

Introduction de Frances Fitzgerald



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

DANG THUY TRÂM

LES CARNETS RETROUVÉS
1968-1970

Traduit du vietnamien
par Jean-Claude Garcias

Introduction de Frances Fitzgerald



*Éditions
Philippe Picquier*

Ce texte est une traduction de l'ouvrage en vietnamien *Nhật Ký Dang Thuy Trâm* paru à Hanoi en 2005 aux éditions Hôi Nha Van.

Titre original : *Last Night I Dreamed of Peace : The Diary of Dang Thuy Trâm*

© 2005, Dang Thuy Trâm

This translation published by arrangement with Harmony Books,
an imprint of The Crown Publishing Group, a division of Random
House Inc.

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-87730-0196-8

SOMMAIRE

Introduction	7
Carte	27
Chronologie	28
Livre I.....	31
Livre II	217

INTRODUCTION

« J'ai opéré une appendicite dans des conditions désastreuses. Je n'avais que quelques flacons d'anesthésique mais le jeune soldat blessé ne s'est jamais plaint. Il souriait même pour m'encourager. »

Le journal de Dang Thuy Trâm commence le 8 avril 1968, exactement deux mois après l'offensive du Têt. Elle a vingt-cinq ans, elle est responsable d'un hôpital de campagne situé dans les montagnes au centre du Vietnam. C'est un hôpital civil mais elle soigne surtout des soldats malades ou blessés. Il arrive que des unités de l'armée régulière du Nord-Vietnam ou des maquisards passent par son hôpital et laissent jusqu'à quatre-vingts patients sous son toit de chaume. Parfois il lui arrive de parcourir des kilomètres à travers les paysages escarpés des montagnes ou de descendre dans la plaine pour prodiguer des soins aux blessés sur les champs de bataille. Elle forme des jeunes gens qui deviendront des auxiliaires médicaux à Duc Phô, le district où elle a été nommée dans la province de Quang Ngai.

Lorsque Thuy est arrivée de Hanoi, l'année précédente, fraîche émoulue de la faculté de médecine, ses supérieurs ont hésité avant de l'envoyer dans cet

hôpital isolé. Petite, menue, le teint pâle, c'était une jeune fille de la ville qui avait grandi dans un milieu relativement privilégié. Son père était chirurgien à l'hôpital Saint-Paul, sa mère, chargée de cours à la faculté de pharmacologie, comptait parmi les meilleurs spécialistes des plantes médicinales au Vietnam. Ses parents n'étaient pas riches, personne ne l'était au Nord-Vietnam à cette époque, mais c'étaient des gens cultivés qui emplissaient leur petite maison de la rue Giang Vo de livres et de fleurs. Son père s'adonnait à la musique classique occidentale pour se détendre après les opérations et apprit à sa fille à jouer du violon et de la guitare.

Thuy Trâm était l'aînée de cinq enfants, quatre filles et un garçon beaucoup plus jeune. Elle fréquenta le lycée Chu Van An. Fondé par les Français sous le nom de « lycée du Protectorat », cet établissement scolaire avec son campus au bord du lac de l'Ouest avait formé des générations d'intellectuels, d'artistes et de politiciens vietnamiens de premier plan. Pendant quatre ans, Thuy, vêtue de la longue robe traditionnelle, étudia dans ces superbes bâtiments de style colonial avec leurs salles de classe spacieuses rafraîchies par la brise qui entrainait par les vasistas au-dessus des hautes portes à meneaux. Elle concentrait ses efforts sur les sciences, mais elle adorait la littérature, la poésie vietnamienne et les romans français et russes qui étaient envoyés d'Union soviétique. Selon ses camarades de classe, elle était belle, intelligente, chaleureuse et tous les garçons de la classe en étaient plus ou moins amoureux. Elle entra ensuite à la faculté de médecine de

l'Université d'Hanoi et, suivant les traces de son père, elle fut admise au cours supérieur de chirurgie optique, mais elle choisit de servir dans le Sud du pays où il y avait la guerre.

Le 23 décembre 1966, elle prit place dans un camion à Hanoi avec un groupe de civils, des journalistes, des photographes et des médecins, et parcourut 250 miles vers le sud jusqu'à un relais dans la province de Quang Binh. De là, elle et ses compagnons se mirent en route avec une lourde charge sur le dos et, pendant trois mois, ils empruntèrent ce que les Américains ont appelé « la piste Hô Chi Minh », qui traverse la chaîne de montagnes du Truong Son. Ils se dirigeaient vers Quang Ngai, la cinquième province en dessous de la zone démilitarisée qui séparait le Nord du Sud. Ils arrivèrent à destination fin mars ou début avril.

Comme les autres provinces du centre du pays, Quang Ngai a une topographie très accidentée : de hautes montagnes et des rivières qui, après avoir traversé un paysage de basses collines, se précipitent vers une plaine côtière et se jettent dans la mer de Chine. A Quang Ngai, la plaine, de quatre-vingts kilomètres de long et dix à vingt-cinq de large, est largement irriguée par de nombreux ruisseaux et extrêmement fertile. Les Vietnamiens cultivent le riz et quand les premiers occupants arrivèrent du Nord, après la conquête du royaume de Champa au XVI^e siècle, ils se détournèrent de la montagne et construisirent leurs villages dans la plaine. L'habitat est composé de hameaux largement dispersés et au début des années 1960, avant l'arrivée des troupes

américaines, les hameaux de Quang Ngai étaient blottis derrière des haies de bambous et des bouquets d'arbres, dominant les rizières d'un vert émeraude au printemps. Dans certains hameaux, les maisons étaient faites d'argile et de chaume mais d'autres avaient d'énormes poutres polies soutenant des toits de tuiles rouges, des petites cours de brique où l'on battait le riz, des dépendances pour les cochons, les poulets et les buffles. A cette époque, l'économie de la province était presque entièrement rurale. Chaque district avait son petit marché avec ses boutiques dont les devantures s'ouvraient le long de la rue principale, mais même la capitale Quang Ngai ne possédait que quelques bâtiments officiels. Et cependant, la Route N° 1, la grande voie principale nord-sud, traversait la plaine et toutes les routes étaient encombrées de camions, de charrettes et de jeunes gens qui allaient au lycée ou en revenaient. Les garçons avec leurs chemises impeccables et les filles dans la longue robe traditionnelle.

En dépit de son aspect bucolique, la province était un bastion révolutionnaire. Depuis des décennies, elle faisait partie de ce que les villageois appelaient « la Résistance » ou « la Libération ». C'est là qu'en 1930 éclata une des premières révoltes paysannes contre l'autorité française et, après la Seconde Guerre mondiale, la région devint un foyer d'activité révolutionnaire. En 1945 un soulèvement communiste dans la province annonçait la Déclaration d'indépendance de Hô Chi Minh et la naissance de la République démocratique du Vietnam à

Hanoi. Par la suite, le Viet Minh, formation anti-colonialiste qui précéda le Front de libération nationale (le Viet Công), y acquit une telle influence que les troupes françaises ne parvinrent jamais à y pénétrer en force. Quand prit fin la guerre contre la France, en 1954, les Etats-Unis installèrent un gouvernement non communiste à Saïgon et firent de la zone démilitarisée une frontière politique, privant ainsi Quang Ngai et les provinces avoisinantes de tout contact avec le gouvernement qu'elles avaient contribué à créer. A la fin des années 1950 et au début des années 1960, le régime de Saïgon tenta à plusieurs reprises de reprendre le contrôle sur les provinces rebelles mais toutes ses tentatives échouèrent. A Quang Ngai, l'influence du gouvernement de Saïgon ne s'étendit jamais plus loin que quelques-unes des villes les plus importantes. Lorsque les premières troupes régulières de l'armée américaine arrivèrent, en 1965, la jeune génération des zones rurales avait grandi, comme Thuy, dans la révolution.

Thuy passa une partie de l'année 1967 dans la plaine côtière de Quang Ngai, travaillant dans les villages de Duc Phô. Là, dans la plaine, elle se sentait chez elle, mais pas dans les montagnes. « Les basses terres me manquent, les rizières verdoyantes avec le riz qui ploie sous le poids des grains, un spectacle que viennent égayer les robes colorées et les chapeaux blancs des jolies filles », écrivait-elle. Les montagnes étaient une terre étrangère pour elle, comme elles l'étaient pour la plupart de Vietnamiens. Dans le district de Duc Phô, le plus au

sud de la province, il y avait des villages vietnamiens dans les basses collines, mais plus haut, seules vivaient des tribus de montagnards, des populations ethniquement et culturellement différentes des Vietnamiens, qui pratiquaient la culture sur brûlis. A part les clairières que ces habitants des hautes terres avaient créées, il n'y avait que de la forêt, une épaisse forêt d'arbres de six à dix mètres de haut, parcourue de sentiers comme des tunnels. L'hôpital de Thuy était dissimulé dans l'épaisseur de la végétation, près d'une rivière. Il était invisible du ciel mais il y avait une base d'artillerie américaine au sommet de la montagne, et un feu de bois mal camouflé ou le bruit de troupes en déplacement pouvait à tout moment trahir sa présence. L'hôpital auquel Thuy avait d'abord été affectée avait été détruit par un bombardement, juste avant qu'elle n'arrive. C'était vraiment sinistre, là-haut dans ces montagnes. Il y faisait froid en automne et en hiver, et quand elle n'était pas occupée avec ses malades, Thuy devait aider à la corvée de bois, à creuser des abris, à transporter des sacs de riz. Parfois des unités de l'armée lui amenaient des dizaines de soldats gravement blessés et elle devait travailler toute la nuit, faire des diagnostics et opérer sans électricité. Les soldats restaient quelque temps puis repartaient, ne laissant derrière eux que les morts et les mourants. Et alors, Thuy avait du temps pour méditer.

Thuy avait commencé à tenir son journal quand elle avait quitté Hanoi pour le Sud. Malheureusement, son premier carnet a été perdu, et ceux qui

nous sont parvenu commencent une année après son arrivée à Quang Ngai, à un moment où elle était affreusement malheureuse.

Thuy était descendue dans le Sud par pur esprit patriotique mais aussi à cause d'un homme qu'elle appelle « M. » et qu'elle aimait depuis l'âge de seize ans. M., qui s'appelait en réalité Khuong The Hung mais qui avait pris le nom de Do Moc, était lui aussi issu d'une famille d'intellectuels de Hanoi. Ses parents étaient des amis intimes de ceux de Thuy. Intelligent et séduisant, il écrivait des poèmes et composait de la musique. Une union des jeunes gens eût été tout à fait envisageable. M. lui avait fait la cour à l'université. Mais il avait six ans de plus qu'elle et en 1962, il s'en alla travailler quelque temps avec une troupe de chanteurs et d'acteurs, puis rejoignit la guérilla au centre du Vietnam. Il lui écrivait des lettres et lorsqu'elle acheva ses études cinq ans plus tard, « répondant à l'appel du pays et de l'amour », elle partit pour Quang Ngai, espérant le rencontrer de temps à autre. Entre-temps, M. était devenu capitaine et commissaire politique d'une brigade du génie militaire du Front de libération du Nord, brigade qui se fit une réputation d'héroïsme. En raison de la disparition de son premier carnet, il est difficile de dire ce qui s'est passé entre eux, mais en avril 1968, Thuy qui l'aimait d'un amour pur et lumineux avait finalement compris qu'il ne l'aimait pas du même amour. Était-ce parce qu'il s'était entièrement voué au combat et pensait y laisser la vie ? Ou parce qu'il avait eu des aventures avec d'autres

femmes ? Ou les deux à la fois ? Elle avait sa fierté, mais pour elle il représentait tous ses espoirs et ses rêves de bonheur, et elle ne pouvait envisager d'y renoncer, surtout au milieu des épreuves et des périls qu'elle affrontait.

« Pourquoi suis-je toujours cette enfant rêveuse qui exige trop de la vie ? »

Thuy avait une énorme capacité et aussi un énorme besoin d'amour et d'affection. Un grand nombre de jeunes soldats qui furent soignés dans son hôpital tombèrent amoureux de cette jeune femme, séduisante et dévouée, et elle-même s'attachait à certains d'entre eux, ainsi qu'à certaines de ses collaboratrices. Thuy s'inquiétait souvent de ce que ses relations avec ces hommes soient vues comme sensuelles ou romantiques, en tout cas déplacées pour quelqu'un dans sa position. Ces relations n'étaient sans doute pas de nature sensuelle, et aucun de ces jeunes gens n'occupa dans sa vie la place de M. Cependant, les liens qui se créent pendant la guerre sont profonds. Elle traitait certains de ces soldats comme des frères. D'autres, elle les aimait d'amour et devint proche d'eux comme jamais elle ne l'avait été avec M. Lorsqu'ils mouraient, ce qui fut le cas pour beaucoup d'entre eux, c'était comme si elle avait perdu un membre de sa famille.

Un autre thème qui apparaît dans la première partie de son journal concerne ses déboires avec la section locale du Parti communiste. Pour elle, comme pour beaucoup dans la résistance, le Parti était quelque chose de sacré. Le Parti d'Hô Chi Minh, à la différence de celui de Mao ou de Staline,

insistait beaucoup sur la vertu personnelle et demandait à ses cadres d'incarner les idéaux révolutionnaires. Être membre du Parti était aussi d'une grande importance pratique pour Thuy puisque c'était lui qui prenait les décisions dans la région. Elle pensait mériter d'intégrer le Parti, mais l'invitation ne vint pas tout de suite. Elle soupçonna certains cadres d'être jaloux d'elle. On lui avait collé l'étiquette de bourgeoise et elle dut admettre qu'elle en était bien une, même si elle avait du mal à accepter l'idée que cela la rendît inférieure aux membres des classes laborieuses. Ce qu'elle ne dit pas, c'est que la plupart sinon tous ceux avec qui elle travaillait étaient des paysans dont le niveau d'instruction ne pouvait en rien être comparé au sien. Le fait qu'elle ait eu tant d'amis proches, et qu'elle ait fini par entrer au Parti, est à mettre au compte de sa nature généreuse et de son aptitude à s'adapter.

Dans son journal, Thuy se donne souvent des conseils : « Oh, Thuy, tu dois faire taire cette peine en ton cœur. Sois joyeuse... Tu ne peux pas vivre seulement de sentiments, tu dois aussi avoir de la volonté. Comprends-tu cela, tête de mule ?... Tu as vingt-cinq ans maintenant, sois calme et réfléchie comme on le doit à cet âge ! » Est-ce l'effet de ces remontrances ? Toujours est-il que Thuy a évolué et mûri au cours des deux années que couvrent les carnets. Entre autres choses, elle en vient à se voir elle-même ainsi que les autres avec plus de lucidité, à avoir confiance en son propre jugement et à se réjouir de ses succès. « Qui suis-je ? » se demandait-elle ? « Une jeune fille dont le cœur déborde

d'émotion mais dont l'esprit n'hésite jamais devant une situation compliquée et dangereuse. » Ce fut le cas, comme on le découvre dans la seconde moitié du livre, lorsque les forces américaines menacèrent les bases de maquisards partout sur le territoire de Duc Phô.

A la fin du printemps 1965, deux mois après l'arrivée des unités de combat américaines au Vietnam, la 3^e Force navale amphibie fut envoyée à Quang Ngai, où elle commença à attaquer l'armée nord-vietnamienne et les combattants de la guérilla. Elle y resta jusqu'en avril 1967, quand le général William Westmoreland, commandant en chef des forces américaines au Vietnam, créa « la Force tactique d'intervention Oregon », un groupe de trois brigades militaires, pour la remplacer. A Quang Ngai, les troupes américaines durent affronter un adversaire redoutable : en plus des divisions nord-vietnamiennes qui opéraient dans la province, il y avait trois bataillons des forces de la guérilla et des unités de partisans dans presque chaque village ou hameau. Les routes étaient minées ou piégées, les patrouilles américaines tombaient dans des embuscades, leurs bases subissaient souvent des tirs de mortier ou étaient attaquées par les sapeurs. Incapables de repérer les maquisards parmi la population qui leur apportait son soutien, les Américains utilisèrent leur formidable puissance de feu contre les villages. La tactique des Marines consistait à bombarder ou arroser d'obus les hameaux d'où provenaient les coups de feu ainsi que ceux dont ils pensaient qu'ils fournissaient de la nourriture et du

travail à l'ennemi. *Les Marines américains n'hésiteront pas à détruire immédiatement tout village ou tout hameau qui donne asile aux Viet Côm*, lisait-on sur un tract lâché au-dessus des villages.

En août 1967, les Marines et les unités de l'armée qui leur avaient succédé avaient déjà détruit soixante-dix pour cent des hameaux de la plaine côtière, faisant un nombre incalculable de victimes parmi la population civile, obligeant quelque quarante pour cent des 650 000 personnes de la province à se replier vers les villes ou les camps de réfugiés le long de la Route N° 1. Et le commandement américain en était venu à considérer « la génération des réfugiés » non seulement comme une conséquence inévitable des opérations militaires mais comme un moyen de priver la guérilla de la population dont elle avait besoin pour survivre. En automne de la même année, au cours d'une conférence de presse, Rober Komer, le responsable du programme de pacification au Vietnam, expliquait : « Si nous pouvons réduire l'assise populaire du Viet Côm, cela accélérera son processus de dégradation. »

Dans le district de Duc Phô, là où était stationnée la 3^e Brigade de la 4^e Division d'infanterie au mois d'août de cette année-là, presque la moitié de la population de 100 000 personnes avait été repoussée vers les villes et les camps de réfugiés. Certains des hameaux le long de la Route N° 1 étaient restés intacts, mais une grande partie du district était devenue une « zone de feu », où les gens vivaient dans des grottes et des tunnels qui servaient

aussi de bunkers pour la guérilla. Beaucoup de hameaux avaient été brûlés ou rasés au bulldozer pour empêcher les maquisards de s'y réfugier, les rizières étaient parsemées de cratères et les forêts avoisinantes défoliées. En trois mois et demi, les batteries de la 3^e Brigade avaient tiré 64 000 obus sur Duc Phô et le district voisin. D'avril à août, la brigade avait, d'après ses propres estimations, tué 1 875 combattants de l'armée ennemie et saisi 566 armes à feu. Mais au cours de la même période, dans une série de petits engagements, elle avait elle-même subi des pertes importantes. Sur un total de 800 combattants directement exposés au feu de l'ennemi, 120 avaient été tués et 490 blessés.

En septembre, la Force tactique d'intervention Oregon fut réorganisée avec des unités différentes sous le nom de « Division Americal ». A partir de ce moment-là, jusqu'en novembre 1971, elle opéra à Quang Ngai aussi bien que dans la province de Quang Tin, au Nord. L'« Americal » était connue comme la pire division de l'armée américaine. Ses trois brigades fonctionnaient sans lien entre elles et leur effectif changeait sans cesse. La 11^e Brigade d'infanterie légère, basée à Duc Phô, était une unité où les choses se passaient particulièrement mal. Il n'y avait pas d'entraînement préalable au combat, on y trouvait peu de vétérans et de sous-officiers et pléthore de jeunes recrues sans aucune expérience. Le moral, qui n'était déjà pas fameux au départ, se détériorait encore à mesure que le nombre de morts augmentait. La base de Duc Phô était agitée de tensions raciales et de conflits entre engagés et appelés.

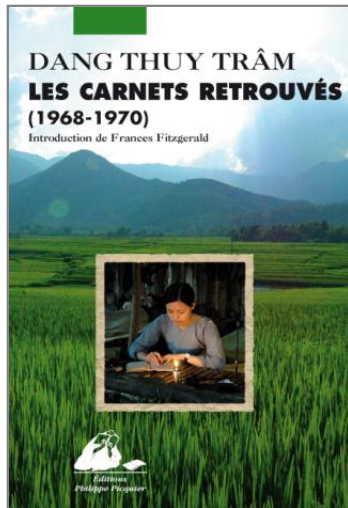
Colin Powell, qui servit comme commandant dans un bataillon de la 11^e Brigade d'infanterie pendant trois mois en 1968, écrivit, plus tard, qu'il dormait dans un lit différent tous les soirs à la base, « en partie pour déjouer les plans des espions du Viet Côm qui pouvaient être à ma recherche mais aussi parce que je n'excluais pas une attaque contre l'autorité militaire à l'intérieur même du bataillon ».

Le 16 mars 1968, une section de la 11^e Brigade entra dans le village de Son My au nord de la ville de Quang Ngai, rassembla les vieillards, les femmes et les enfants dans un fossé et en tua 504. Ce drame, tenu secret pendant plus d'un an, fut connu sous le nom de « massacre de My Lai ». L'armée nord-vietnamienne et les maquisards répondirent de façon agressive et au début de l'année 1969 ils lancèrent des attaques coordonnées contre toutes les bases américaines. Mais l'effet cumulé des bombes et des tirs d'obus décima leurs rangs.

Thuy décrit cette guerre d'une manière vivante. Elle observait les avions à réaction pendant qu'ils larguaient leurs bombes, les hélicoptères de combat pendant qu'ils envoyaient leurs chapelets de projectiles et de balles traçantes, les opérations offensives des forces américaines. Elle mentionne l'action débiliteuse du défoliant appelé « agent orange » sur elle-même et sur ses compagnons, et décrit comment un obus au phosphore blanc calcina littéralement le corps d'un homme. Elle vit des hameaux qui venaient d'être rasés au bulldozer, les survivants errant parmi les ruines, incapables d'abandonner leur maison. Au cours d'une mission d'urgence de

nuit, elle traversa la route nationale et s'engagea à travers les collines si brillamment éclairées par les projecteurs et les fusées éclairantes qu'elle se croyait sur une scène de théâtre. Au cours d'une autre nuit, elle traversa une zone qu'elle appelait Khe Sanh, « le bol de riz » de Duc Phô, que les Américains surveillaient en permanence : il y avait l'artillerie, des patrouilles constantes et un système de surveillance électronique. Quant à Thuy, elle dormait dans les abris souterrains, passa une nuit avec de l'eau jusqu'à la poitrine, faillit être tuée à de nombreuses reprises.

Le 2 avril 1969, les troupes américaines attaquèrent le hameau voisin de son hôpital, obligeant les malades et le personnel à abandonner les lieux. A partir de ce moment, elle-même et tous ceux qui travaillaient avec elle furent constamment obligés de se déplacer, incapables de trouver un endroit sûr pour leur hôpital. Certains des endroits où ils séjournaient provisoirement furent bombardés, d'autres découverts par les troupes ennemies. Lorsqu'ils se déplaçaient, la plupart des soldats et du personnel soignant partaient en avant avec les malades qui pouvaient se déplacer, laissant Thuy et quelques autres avec les blessés graves jusqu'à ce qu'ils puissent revenir avec des civières. Une fois, les troupes arrivèrent si près qu'elle-même, en compagnie d'une autre jeune femme, dut traîner jusque dans un trou un homme lourd qui avait une jambe brisée. En une autre occasion, elle dut se sauver sans son sac à dos qui contenait tous ses objets personnels.



Cette version électronique
a été réalisée le 02 janvier 2012
par ePage
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707397